

ANDRE GIDE

La « Nouvelle Revue française » vient de commencer la publication d'un nouveau livre d'A. Gide : « Les Faux Monnayeurs », son premier roman, comme l'annonce sa dédicace à Roger-Martin du Gard.

Tout appréciation serait aventureuse ou déplacée s'exerçant à propos d'une œuvre dont nous ne possédons encore que la première partie. Du moins peut-on marquer l'impatience qu'elle nous donne d'en connaître les autres, et la nouvelle vérité découverte par ce chercheur aux redoutables trouvailles.

Vraisemblablement et grâce à ce livre, la bataille va reprendre autour de ce nom.

Gide a sa légende, dont il n'est pas le créateur. Il se défend avec humour d'être gidien ; il sait où entraîne notre manie bien française de synthétiser et de classer, et se méfie trop des formules pour ne pas les craindre pour lui-même.

« Gide le Démoniaque... Gide qui toujours flotte... le génial surnois... le maître insidieux... »

Il est tout cela peut-être, et il est autre chose. Sa maison regarde l'avenue par de toutes petites fenêtres et le jardin par de très larges baies. Il y a dans son œuvre aussi côté rue et côté jardin ; elle attire et déçoit ; elle abreuve et elle altère.

Gide ne manque pas d'accabler le visiteur de la petite remarque à piège : « On m'a bien souvent fait grief d'écrire des livres très différents les uns des autres, souvent même en contradiction les uns avec les autres » — et, satisfait, il attend la réponse banale qui ne manque jamais de venir.

A vrai dire, lui reprocher ses écarts de pensée ou ses contradictions, c'est tout simplement reprocher à Gide d'être Gide.

Sans doute aborder le sujet de la « Porte étroite » après avoir écrit les « Nourritures » ; après l'hymne du désir chanter les cantiques du renoncement pouvait ressembler à une gageure.

Alissa, cette sainte, et Ménalque, ce dieu Pan, un même cerveau les allait concevoir ? Et non seulement les concevoir, mais les animer d'une telle vie qu'ils ne sont pas deux noms couvrant deux idées, mais un homme et une femme, un homme sensuel, ardent et douloureux, une femme qui souffre, se traîne, et qui meurt de son sacrifice.

une gageure.

Alissa, cette sainte, et Ménalque, ce dieu Pan, un même cerveau les allait concevoir ? Et non seulement les concevoir, mais les animer d'une telle vie qu'ils ne sont pas deux noms couvrant deux idées, mais un homme et une femme, un homme sensuel, ardent et douloureux, une femme qui souffre, se traîne, et qui meurt de son sacrifice.

On est en droit de s'étonner encore que l'auteur de « Prométhée » soit celui du « Voyage d'Urien », que le poète des « Nourritures » soit le critique des « Prétextes », que l'ironie de « Paludes » procède de la même veine que l'épouvantable tristesse de « l'Immoraliste ».

Si pourtant, négligeant les apparences, on va jusqu'à la substance des œuvres, on découvre vite leur parenté spirituelle ; on sent glisser de l'une à l'autre un semblable courant qui est peut-être le double aspect d'une même inquiétude : l'exaltation désespérée de l'ivresse voluptueuse, la détresse de l'âme insatisfaite en quête de son Dieu.

Il n'y a pas si loin qu'on pourrait le croire de prime abord de la « Porte étroite » aux « Nourritures ». Et même on peut avancer sans paradoxe qu'Alissa, c'est Ménalque, parce qu'Alissa ou Ménalque c'est Gide ; Gide qui préfère son désir à la satisfaction de ce désir ; Gide qui, parti de la jouissance personnelle, sans loi ni bride, en tire la conclusion stupéfiante et logique du renoncement.

Alissa, par amour d'une vertu plus haute et plus rare que le bonheur sacrifie les joies de ce monde aux « joies célestielles ». Acte gratuit d'une sainte inquiétante ? Peut-être, mais aussi, mais surtout, orgueil et volupté : Alissa, c'est Ménalque.

Elle pourrait reprendre pour son compte les mots sur lesquels s'ouvre la « Tentative amoureuse ». Ce ne sont pas non plus les lois des hommes qui la retiennent, « rien que l'orgueil, sachant cette chose si forte », de se sentir plus forte encore et d'en triompher.

Seulement, Ménalque eût achevé la phrase laissée suspendue par Alissa, et, par-dessus la gloire de la résistance, exalté la joie « d'être vaincu sans combat ».

Il n'est pas jusqu'à certaines phrases de la « Porte étroite » qui ne rappellent les « Nourritures ». Celle qui clôt si tragiquement le journal d'Alissa, la seule du livre qui trahisse la féture de l'édifice si bien édifié de sa sainteté : « Je voudrais mourir à présent, vite, avant d'avoir compris de nouveau que je suis seule... » n'est qu'un raccourci du fameux chapitre des « Nourritures » où l'homme s'interroge avec angoisse :

« Je croyais que j'étais le sel de la terre... Car tu penseras, tu diras : « les fruits étaient là ; leur poids pliait, courbait déjà les branches, ma bouche était là et elle était pleine de désirs, mais ma bouche est restée fermée, et mes mains n'ont pu se

"Clair de l'Est"

9 juin 1925

tendre parce qu'elles étaient jointes pour la prière, et mon âme et ma chair sont restées désespérément assoiffées...

Sur tout cela passe l'étrange froissement de la phrase gidienne, cette phrase à résonnances, sans cris, sans débordement lyrique, et dont l'émotion « à voix basse » à la fois jaillissante et contenue trouble comme un parfum.

« Je me suis fait rôdeur pour pouvoir frôler tout ce qui rôde, je me suis épris de tendresse pour tout ce qui ne sait où se chauffer, et j'ai passionnément aimé tout ce qui vagabonde. »

Pas de style proprement dit, pas de procédé, pas de manière. Quelque chose qui échappe à l'analyse. On arrive ici directement au cœur, à la chair de la sensation ; quelqu'un vous parle, bouche contre bouche, quelqu'un, semble-t-il, a prononcé pour vous seul des mots spéciaux avec une intention particulière. C'est vous qu'il saisit par la main avec une tendre autorité, vous qu'il a cherché, deviné, attendu ; c'est « votre » vérité qu'il va trouver.

Impitoyable et doux, il vous convie à une vaste révision des valeurs. Vous sortez de la littérature et vous découvrez le monde des formes, des couleurs, des sons, l'univers sensible des « Nourritures ». C'est un bain de fraîcheur, une révélation. Il faut tout remettre en question, vérifier les plans, contrôler les bases.

Vous y aidera-t-il ? Il est déjà loin : « Et maintenant, Nathanaël, quitte mon livre... »

Lui, il est l'homme de son livre, de ses livres : allure un peu féline, voix sourde et paisible dont le timbre peut aller jusqu'à l'extrême sécheresse ou l'extrême ductilité ; yeux mi-fermés qui vous guettent et s'ouvrent tout-à-coup largement, non pour livrer leur pensée, mais pour mieux pénétrer la vôtre.

La gloire littéraire qui lui vient après tant d'années de silence ne le grise pas. Il lui plaît toutefois de se découvrir des sympathies désintéressées comme aussi d'intraitables détracteurs.

Il n'aime ni les éloges officiels, ni la publicité. Chaque jour lui apporte de tous les points du monde des lettres d'admirateurs inconnus auxquels il ne répond jamais.

Il sait qu'il a lancé sur la voie dangereuse bien des Nathanaëls au petit pied, qu'il a conduit loin des fenêtres closes, au seuil des portes ouvertes sur la plaine, bien des adolescents enfiévrés par ses livres.

Il aime à les accompagner, parfois, dans les « grands champs baignés de lune ». Mais ce perpétuel inquiet se détache vite et s'éloigne d'eux. Tant pis pour eux s'ils s'accrochent à lui lorsque déjà « l'amour qu'il s'est surfait pour eux l'importune ». Il s'échappe, il avance dans l'éternelle indigence et l'éternelle solitude, lui qui posa sur le monde ses deux mains orgueilleuses, lui, le berger de tant de troupeaux d'âmes.

Ceux qu'il perd ? Les faibles seuls seront perdus. Il est bon que le mauvais grain ne reste pas dans le sillon. Les forts iront par lui, à travers lui, au-delà de lui.

Et la loi de l'écrivain d'ailleurs n'est pas d'anémier sa pensée pour ménager certaines susceptibilités, certains préjugés ou certaines croyances. Elle est de pousser cette pensée au grand jour dans sa nudité, dans sa plénitude et dans sa brutalité, en un mot, au-dessus des éthiques et des religions, de faire œuvre libre.

Andhrée HUGUIER.

ECO II 47

pour U let, bis, de

P. canati de : tren El ront sans cat cert dus : dur : entr clas cert apti qu' infu nuil élév

L vro avr rés le : mi : ca : ad : de : I : I une rap gér rie mo de

E cou tiel me, 2° u ves.

L du au d'er lité pér dél

dui noi dre ple I fixé

L. est 8.00 traif les che: traif 600 à 7: de

L. qu' Le P ser Pra

Prin cuis